

QUARTIER LIBRE

n.2

MARIA...
...VOYAGER ET CONSTRUIRE



TIERRA Y LIBERTAD !

RÉCITS DES LENTILLÈRES...

Le quartier libre des Lentillères est né à Dijon en mars 2010, à la suite d'une manifestation fourches en main organisée par différents collectifs. La volonté est alors d'établir un potager collectif sur une zone en friche depuis plus de 10 ans, pour s'opposer à la réalisation d'un projet d'urbanisme de la municipalité qui entreprend de bétonner 10 hectares de terres agricoles, vestiges de la ceinture verte maraîchère de la ville.

Le Pot'Col'Le (Potager Collectif des Lentillères) se met rapidement en place. Au fil des moments de jardinage, les rencontres se font, les amitiés et les complicités se tissent et avec elles, l'envie de rester et de poursuivre la lutte.

Une fête d'anniversaire mémorable, dans une grange occupée et retapée pour l'occasion, amène davantage de curieux sur la friche. Très vite, le mot passe. Jardiniers de tous âges et de tous horizons s'emparent à leur tour d'outils et après avoir défriché une parcelle, un carré, un triangle, un rectangle ou un cercle de végétation dense, remettent en culture une terre d'excellente qualité agronomique sur les zones en friche jusqu'alors.

Au même moment, au printemps 2012, un collectif de personnes décide de s'installer sur une parcelle attenante dans la perspective d'y établir une ferme maraîchère en lutte, malgré les menaces et la précarité liées à l'illégalité de l'occupation. Dès la première année de culture, les maraîcher-ères tiennent un marché à prix

libre chaque semaine pour permettre la rencontre avec les habitant-e-s du quartier et offrir des légumes de qualité accessibles au plus grand nombre.

Dans la foulée, des maisons sont squattées et des habitats légers (cabanes, caravanes, camions,...) essaient dans différents coins de ce qui ressemble de plus en plus à un quartier libre en construction.

Ce bout de nature au cœur de la ville, un temps laissé à l'abandon, reprend vie.

Dès le début de l'occupation, habitant-e-s et jardiniers-ères s'organisent pour porter la lutte en dehors du quartier. Des manifestations et d'autres moments d'actions en ville se succèdent : perturbation de la consultation publique, interpellation des élus lors des campagnes électorales, occupation de plateau télé, soupe party sur la place de la mairie, marchés sauvages, tags et fresque sur les murs du quartier et au-delà... Petit à petit, une nouvelle force politique à l'échelle de la ville émerge pour exiger l'abandon du projet d'écoquartier et la préservation de ce qui se construit depuis maintenant six années sur ce quartier. Les Lentillères sont aujourd'hui un lieu de résistance, de production agricole et de fête connu et soutenu par de nombreux-ses dijonnais-e-s.

Des solidarités se nouent également avec d'autres territoires en lutte, de l'opposition aux Center Parcs dans le Jura ou en Isère, à la lutte contre le projet d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure en passant par la ZAD de Notre Dame des Landes.

C'est d'ailleurs à la lecture d'entretiens¹ réalisés entre la ZAD de Notre Dame des Landes et la lutte NO TAV dans le Val Susa en Italie que nous est venue l'envie de réaliser cette suite d'interviews. Touché-e-s et ému-e-s par ces récits de vies bousculées par la lutte, nous souhaitons, à notre tour, poursuivre cette aventure de transmission de paroles qui, mises côte à côte, composent une mosaïque d'histoires de luttes. Nous espérons laisser une trace de l'histoire de ce lieu sans pour autant l'enfermer dans une vision unique.

Nous imaginons, au cours des mois à venir, publier une douzaine d'interviews de personnes qui font vivre les Lentillères chacun-e à leur manière, certain-e-s sont de proches camarades d'autres des personnes que nous croisons moins souvent.

Ces témoignages se veulent une invitation à se questionner sur nos pratiques, nos moyens et nos envies afin d'ouvrir l'imaginaire de la défense de ce lieu et de ses terres.

A travers ces brochures, nous espérons que s'exprimera la diversité des personnes qui constituent ce territoire. Parce que nous croyons fermement que c'est en composant avec ces différentes sensibilités que nous arracherons des espaces de liberté et d'autonomie.

1 - disponible sur <https://constellations.boum.org>

MARIA, ...

...VOYAGER ET CONSTRUIRE

INTERVIEW RÉALISÉE EN JUIN 2016, QUELQUE PART SUR LE QUARTIER DES
LENTILLÈRES.

Est-ce que tu veux nous raconter tes premières fois ici, tes premiers souvenirs?

C'était juste avant l'occupation du Pot'Col'Le, peut-être deux semaines avant, en 2010. Je suis venue dans la nuit avec David voir « La Villa ». Il m'a fait faire un tour de la friche, à la frontale. A l'époque, il n'y avait pas tout ce qu'il y a aujourd'hui. La Villa, c'était une maison abandonnée qui devait servir pour les outils et le matériel du futur Pot'Col'Le.

Je me souviens de la porte anti-squat et de la maison murée. Je me demandais pourquoi mon ami m'avait dit qu'elle était ouverte parce que lorsqu'on a fait le tour de la maison on est tombé sur cette porte et elle semblait bien fermée. Sauf qu'on l'a poussée et elle s'est ouverte. C'était un peu fou parce que pour moi quand il y avait ce genre de dispositif de défense ça promettait une ouverture de squat compliquée...

Est-ce que tu veux décrire comment était la maison ?

Je ne voyais pas grand-chose en fait car il faisait vraiment nuit. On pouvait distinguer un mini terrain de basket avec un panier, avec la petite maison à côté. Mais ce qui m'a marquée c'est que la maison était vraiment très grande, elle était énorme. C'est pour ça qu'on l'a appelée « La Villa ». D'ailleurs je crois que je ne savais pas ce que ça voulait dire une villa et c'est avec cette maison que j'ai découvert ce mot. C'était une belle maison mais à ce moment précis je ne m'en rendais pas encore vraiment compte.

Il y avait trois niveaux : un rez de chaussée vraiment en bon état, à part quelques fils électriques arrachés -sûrement par des personnes venues faire le cuivre- ce qui expliquait pourquoi la porte anti squat était ouverte.

Au premier étage il y avait une salle de bain avec une baignoire en forme de coquillage ! Puis au deuxième, il y avait deux chambres dans les combles mais il manquait un bout de toit. Il avait été cassé par une entreprise envoyée par la mairie pour « dévitaliser » la maison. Dévitaliser, c'est aussi un mot que j'ai appris avec La Villa. C'est une technique que j'ai découverte à cette époque et qui s'utilisait beaucoup à ce moment là à Dijon contre les Rroms. A cette époque il y avait une lutte et un collectif de soutien s'était monté. Quand je suis arrivée c'était plutôt la fin, mais je me souviens qu'il y avait beaucoup de squats occupés par les Rroms et qu'on est souvent allé filer un coup de main pour des ouvertures de maisons ou pour résister à des expulsions.

Dévitaliser une maison, ça consiste à casser le toit, mais parfois aussi certains murs ou arracher les fenêtres, pour que la maison prenne la pluie,... Ça peut aussi être de péter les canalisations, ou les boîtiers électriques. L'objectif c'est de rendre la maison inutilisable très vite mais sans la détruire directement, parce que ça impliquerait permis de destruction et tout ça... Mais enfin on verra par la suite qu'on n'a pas eu de problème à « revitaliser » la maison.

Quelle a été ta première implication après ça ? Des chantiers, la maison,... ?

Je suis venue habiter à Dijon juste après l'occupation du potager. C'est vraiment ça qui m'a poussée à venir vivre ici.

J'étais passée par Dijon deux ans auparavant et j'avais noué des liens avec des habitant-e-s des Tanneries², mais j'avais continué à voyager, puis je suis retournée en

2 - Espace autogéré squatté en 1997 et relogé en 2015, situé sur les anciens abattoirs de la ville qui jouxtent le quartier des Lentillères.

Amérique du Sud, dans ma famille. J'avais gardé l'envie de repasser et de retrouver ces personnes avec qui j'étais restée en contact par internet. À l'époque du début du Pot'Col'Le, je vivais en France, et j'étudiais à la fac. J'ai profité de 3-4 jours de vacances pour venir à un concert à Dijon. Dès que je suis arrivée, on m'a parlé de l'occupation du potager collectif en préparation. C'était prévu pour se dérouler deux semaines plus tard. Je suis retournée en cours et je suis revenue pour la manifestation d'occupation, en inventant une excuse bidon auprès de mes profs pour justifier mon absence. Après cette journée mémorable, je suis restée à La Villa pour faire des travaux, aider à ce que ça soit opérationnel vite. Il y avait tellement de choses à faire entre le potager et cette nouvelle maison squattée,... Au bout de deux semaines, j'ai dit aux gens que je voulais habiter ici. Il n'y avait que deux personnes qui habitaient dans cette maison énorme. Je ne les connaissais pas du tout mais illes ont dit oui, il y avait besoin de monde.

Toi tu avais déjà eu des expériences de squat ?

Oui, j'ai habité dans un squat d'une grande métropole sudaméricaine, avant que je vienne vivre en Europe. C'était mon premier squat, on avait ouvert en 2006 si je me souviens bien. C'était un espace autogéré. J'ai habité un an là-bas et c'est après que je suis venue en France. C'était un peu difficile pour moi de partir parce que je ne voulais pas abandonner ce projet. C'était ma première expérience dans ces milieux. J'aimais vraiment ce squat et ce qu'on faisait là-bas. Sauf que mes parents m'avaient proposé de me payer une partie de mes études dans un autre pays si je faisais un Erasmus ou un échange.... Mais en vrai, c'était aussi une stratégie de leur part pour essayer de me faire sortir du

squat (rires)... Illes détestaient le squat, et ils ne comprenaient pas pourquoi j'avais quitté le confort familial pour aller habiter là-bas.

C'est vrai que les conditions de vie étaient franchement dures. Maintenant, quand je vois les Lentillères, je me dis que c'est le luxe par rapport à ce qu'on vivait là-bas... Je ne sais pas si aujourd'hui je serais encore capable de vivre dans un endroit pareil. Globalement là-bas, les conditions sont plus dures. Mais là, c'était dans une zone vraiment déserte : il y avait la ville et derrière il y avait une sorte de favela et derrière encore il y avait un truc pire, un espèce de bidonville. Nous on habitait derrière ce truc là. À côté de chez nous, il y avait plein de gens qui squattaient et construisaient leur maison de fortune avec du bois ou je sais pas quoi. Le squat était en face d'un grand boulevard, coincé entre le principal viaduc du centre ville et un tunnel. Il y avait des voitures 24 heures sur 24. La poussière rentrait dans la maison, c'était dur comme endroit. A mon avis, pour qu'un lieu puisse tenir dans une ville comme celle-ci ça ne peut qu'être dans des conditions pareilles. Le squat a tenu 6 ans.

Et en France c'était le premier squat que tu ouvrais ?

En France, oui. Quand je suis arrivée, je venais pour étudier. En fait, je ne sais pas pourquoi mais j'ai fait le choix de ne pas prendre contact avec le milieu politique dans lequel j'étais dans la ville où je suis née. Peut-être parce que j'avais l'impression qu'il fallait que je trace mon chemin, toute seule. J'aurais pu prendre contact avec des gens, parce qu'il y en avait avec l'Europe, mais j'ai préféré arriver comme n'importe quelle immigrée ici.

C'est petit à petit que j'ai repris contact avec ce milieu, et que j'ai rencontré des gens.

Et au final qu'est ce qui t'as conduite à lâcher la ville où tu étudiais, l'endroit où tu habitais ?

Le projet du potager collectif, je le trouvais hyper intéressant. À l'époque c'était pas un projet de quartier. En fait, c'est marrant parce que j'aurais su que ça deviendrait un quartier comme ça je me serais dit c'est sûr, c'est ça que je veux. A l'époque, c'était juste un projet de potager, mais pour autant, j'avais l'impression que ça avait quand même une espèce de potentiel sur lequel j'ai voulu parier.

Peux-tu nous dire quel était le projet initial du POT'COL'LE (pour POTager COLectif des LEntillères) ?

Le projet c'était de reprendre des terres maraîchères dans cette zone abandonnée depuis 15-20 ans. Comme antérieurement il y avait eu différentes générations de maraîchers, les terres étaient d'excellente qualité. L'idée c'était vraiment de prendre ces terres, les dernières de ce qui constituait la ceinture verte de Dijon, de refaire des potagers dans la ville, mais de manière autonome, pas comme les jardins ouvriers. Récupérer ces terres pour l'agriculture. C'était un projet à la fois écologique et politique. Il n'y avait pas le projet d'en faire un quartier tel que c'est aujourd'hui, avec toutes les activités et les lieux de vie qui le composent actuellement. Assez vite, après la première occupation du Pot'Col'Le, il y a plein de jardins qui se sont ouverts.

Ça a quand même mis pas loin de deux ans avant que l'occupation se propage et que de nouvelles parcelles soient défrichées... Moi, j'ai le souvenir du Pot'Col'Le au début, on espérait que les gens se lancent et se disent « allez, je vais faire un jardin à coté », et ça nous désespérait un peu parce qu'on ne savait pas trop comment faire pour que ça prenne.

C'est sûr que ça a pris du temps, mais moi dès le départ j'ai imaginé que ça pourrait prendre de l'ampleur. Il y avait plein d'espace, de maisons, dont certaines vides ou qui allaient se vider, ça pouvait devenir quelque chose d'énorme. Peut-être que je suis très optimiste, j'aime bien parier sur des trucs un peu ambitieux. C'est marrant parce que j'ai ouvert peu de lieux dans ma vie mais je me suis rendue compte qu'à chaque fois ce sont des lieux qui ont duré, peut être parce que j'aime mieux m'inscrire dans des dynamiques qui ont ce potentiel. Des fois je me dis que j'ai la bonne étoile de la squatteuse !!

Et tu as une idée de ce qui permet que ça dure ici ?

Je pense que le projet a pris de l'ampleur avec le Jardin des Maraîchers³. Sans ça on aurait eu une autre histoire dans le quartier, c'est sûr. Au printemps 2012, il y a eu l'installation de cette ferme occupée et du marché à prix libre, et simultanément plein de petits potagers se sont ouverts, une fois que c'était parti, c'est allé très vite.

Ça dure aussi parce qu'il y a eu un moment où il y a plein de gens qui se sont mis ensemble, qui se sont dit « on va reprendre ces terres, on va venir ». Et puis aussi des personnes sont venues habiter. Je pense que c'est

3 - En 2012, un collectif soutenu par différentes associations locales et le réseau Reclaim The Fields, décide de mettre en place un projet de maraîchage sur une partie des terres squattées du quartier des Lentillères.
<http://jardindesmaraichers.potager.org>

ça. Habiter ça crée un rapport différent à l'espace. On ne fait plus que passer : on vit là, on est là tous les jours...

Même si avec le Pot'Col'Le, il y avait des gens qui passaient tous les jours...

C'est vrai, il y avait des gens qui venaient vraiment tous les jours et même plusieurs fois par jour, notamment pour surveiller les jardins. On était vraiment sur le qui-vive, on se disait : « peut-être qu'à un moment on va arriver et tout sera détruit », il y avait une espèce de peur permanente que la mairie envoie des engins ou qu'il y ait des sabotages. Il y avait eu cette cabane en paille construite à coté du Pot'Col'Le qui a brûlée, et personne ne sait qui y a mis le feu, on se demandait si c'était la mairie ou des gens du quartier qui ne nous aimaient pas. A chaque fois qu'on construisait quelque chose, on se demandait si ça n'allait pas disparaître, si quelqu'un-e n'allait pas y mettre le feu.

Les proprios de la parcelle du Pot'Col'Le étaient venus aussi et avaient gueulé en disant qu'ils voulaient reprendre leur terre, qu'ils allaient nous coller un procès, mais illes ont vite laissé tomber.

Tu dis que c'est l'arrivée d'habitant-e-s qui a changé les choses. C'est sûrement vrai, mais bien souvent c'est quand on commence à habiter des lieux que les procédures sont lancées et que des tentatives d'expulsions se mettent en place, et que, en somme, ils s'organisent en face pour récupérer leur bien... Qu'est ce qui peut expliquer qu'ici, ça n'ait pas été expulsé ?

Je pense que, lorsque les gens sont venus habiter, le projet était déjà assez structuré. Il y avait déjà un

soutien populaire. C'est vrai que ça a pris deux ans pour que ça se développe autour du Pot'Col'Le, que les petits jardins se défrichent et que plein de gens fréquentent les Lentillères. Pendant ces deux premières années il n'y avait pas trop de gens qui habitaient au final. A cette époque, on se mobilisait plusieurs fois par semaine avec des discussions, des repas de soutien au centre ville, des manifs devant la mairie... Ce quotidien un peu militant de faire parler du quartier tout le temps pendant deux ans a ramené beaucoup de monde et a aussi créé une force autour du quartier. Lorsqu'il y a eu des habitant-e-s, c'était déjà un peu stable, il y avait un rapport de force déjà installé. À la base, le rapport de force ne s'est pas constitué autour de l'habitat ou grâce à ça. Mais sûrement que ça l'a amplifié. Parce que maintenant c'est plus uniquement une histoire de potager collectif, c'est plutôt une histoire de quartier. Pour nous expulser il faudrait virer beaucoup de gens.

Dans les premiers temps de l'occupation il y avait juste une zone immense complètement en friche entre La Villa et le Pot'Col'Le. Peux-tu nous raconter un peu se qui se passaient à La Villa, comment ça s'est inscrit dans l'histoire du Pot'Col'Le ? Comment s'est créé le lien entre les deux ?

Effectivement tout était en friche, il n'y avait pas les chemins, les jardins, les habitats qu'il y a aujourd'hui. La Villa et le Pot'Col'Le c'était deux lieux, chacun à une extrémité d'une friche dense. Comme les outils étaient gardés dans un abri à côté de la maison, dès que les gens voulaient jardiner illes passaient par La Villa. C'était un rituel quotidien de se frayer un chemin et de traverser cet espace. Ça faisait qu'on était fortement en lien, même si les habitant-e-s de la maison ne faisaient

pas partie du collectif moteur du Pot'Col'Le. Certains événements se faisaient autour de La Villa, notamment parce que c'était le seul endroit où il y avait l'électricité. Le premier grand événement ça a été juste après la toute première manif, celle de l'occupation. Ce jour là, l'idée c'était vraiment de faire un truc symbolique, de défricher une parcelle et de repiquer quelques petits plants qui avaient été préparés en amont. Pas de pot, ce jour-là il pleuvait à fond. Mais c'était pas si grave, plein de monde est quand même venu et à l'arrivée de la manif, tout le monde était surmotivé et la grande parcelle qui avait été repérée a été défrichée entièrement ... c'est allé beaucoup plus vite que ce qu'on avait imaginé... La fin de cette journée mémorable, on l'a passée sur le grand terrain de La Villa sur sa pelouse, et dans ce beau jardin, sous un grand barnum. On a fait la fête là-bas. J'ai fait plein de rencontres ce jour là, je m'en rappelle encore, c'était vraiment génial.

Par la suite il y a eu d'autres événements à La Villa, notamment en soutien au Pot'Col'Le. On faisait beaucoup de blagues autour cette maison et du luxe qu'elle renvoyait, il faut dire que la mairie l'avait rachetée 500.000 euros - avec pour projet de la détruire ! Il y avait cette grande pelouse, ça faisait presque terrain de golf, alors on a fait des petits tournois parce qu'on avait chopé des clubs, des jeux... Le grand terrain était encore bien entretenu, la famille qui habitait avant était partie peu de temps auparavant. Il y avait un cerisier, une petite mare, c'était assez beau, ça faisait vraiment scénario de film avec un décor de rêve.

Et puis il y a eu l'expulsion, vous vous étiez préparé-e-s ?

Oui, on savait que ça allait arriver à ce moment là. Suite au procès, on a eu un délai de deux mois et dès que c'était fini, en juillet, illes sont venus expulser et détruire la maison. Ils l'ont laissée éventrée. Je suis restée jusqu'à la fin mais je n'étais pas là ce jour là, parce que c'est tombé le jour où je suis partie rendre mon mémoire de fin d'année.

Après ça, les autres habitant-e-s de la maison sont parti-e-s de Dijon. Moi, je tenais absolument à rester dans le quartier, je m'étais vraiment attachée à cet endroit. Il fallait donc que je trouve un autre collectif et un autre lieu.

Six mois plus tard, j'ai trouvé une personne avec qui habiter. En fait, on a eu un espèce de coup de bol - enfin je sais pas trop si je peux dire ça - parce qu'une maison du quartier s'est vidée : la personne qui l'habitait est morte... C'était un papy qui était assez vieux. Il avait presque 90 ans. Quand il est décédé, la maison est restée vide. Au bout de plusieurs mois, elle n'avait pas été réhabilitée, alors on a décidé de la squatter. Cette maison, c'était celle qui se trouvait juste à coté du Pot'Col'Le.

Le papy venait souvent voir ce qu'on faisait au potager mais il ne nous aimait pas trop. Il ne nous détestait pas vraiment non plus, il nous tolérait quoi. C'était un des derniers habitants de la friche, il habitait ici depuis le début de sa vie. Il était habitué au calme : sur la friche, autour de son terrain, il n'y avait personne. Et d'un coup il y a plein de gens qui arrivent, plein de gens qui font plein de choses. Il devait nous trouver bizarres aussi parce qu'on avait des looks un peu différents, c'était plein de jeunes et tout ça. On avait un peu bousculé son

quotidien. Mais j'ai aussi senti que quand il a vu qu'on cultivait la terre, il nous a un peu plus acceptés.

Papy, pour voir ce qu'on faisait, il devait faire le tour de sa maison et il passait par une très vieille grange avec le toit à moitié effondré qui, elle, donnait sur le Pot'Col'Le. Cette grange, elle avait encore des portes vitrées qui tenaient debout malgré qu'elle était bien délabrée. Un jour, alors qu'on était en train de jardiner avec Melchior, d'un coup il y a plein de gamins qui arrivent du collège d'à côté. Et là, il se mettent à balancer des cailloux et à péter des vitres. Nous, on est de l'autre côté et on les voit mais on ne sait pas trop comment réagir. Est-ce qu'on va les engueuler ? Ok, ils pètent des vitres mais nous c'est pas trop notre affaire. On reste observateurs de ce truc là, et, d'un coup, il y a Papy qui déboule, et il les fait fuir. Après, il est venu nous engueuler, nous, parce qu'on n'est pas intervenus et qu'on n'a pas empêché les gamins de péter des vitres. Bon nous, plutôt on s'est excusés et on lui a dit qu'on ne savait pas trop quoi faire ni comment réagir. Mais il était vraiment véner contre nous. Il répétait qu'on n'aurait pas du les laisser faire ça.

Et là où ça devient drôle c'est que, un an ou deux plus tard, alors qu'on habitait la maison, on s'est retrouvés dans la même situation que Papy. Régulièrement, plein de gamins du collège venaient jeter des cailloux sur notre fenêtre et sur le toit. Et nous, on était super véner aussi. On les engueulait à chaque fois. Et à chaque fois, je pensais à Papy et je me disais « merde, merde, j'aurais dû les empêcher de faire ça à l'époque car maintenant ils me font bien chier !! ». Je me demandais si c'était les mêmes où si c'était des générations

différentes de collégiens qui se transmettaient cette tradition. Nous on arrivait pas du tout à les arrêter et je me disais « Papy il a du vivre un enfer !! ». C'est peut être pour ça qu'il était un peu aigri ! Franchement, si j'avais prédit ça, je serais venue défendre Papy. Il a fallu qu'on course les gamins plein de fois, à pied, à vélo, ... On les a menacés, rien n'y faisait, à chaque fois ils revenaient. Quelques personnes qui avaient des contacts avec le collègue ont essayé de parler avec du personnel enseignant. Ça n'a pas marché. Et puis au final un jour d'hiver, on a décidé de leur foutre un coup de pression. On s'est organisés pour qu'à chaque fois qu'ils viennent il y ait des gens qui les attendent, cachés dans les buissons ou derrière un mur, pour les surprendre et leur faire peur. Certain-e-s mettaient des cagoules, d'autres guettaient avec un sceau d'eau glacée prêts à leur balancer à la figure. Plusieurs fois on les a loupés, mais un jour, on les a eu. Plein de gens masqués sont sortis des buissons, on leur a couru après dans la rue et l'un d'entre eux a reçu un sceau d'eau. Après ça on ne les a plus jamais revus !

Aujourd'hui tu habites la maison de Papy, d'ailleurs c'est comme ça que la maison a été baptisée « Chez Papy ». Est-ce que tu peux nous raconter comment s'est passée l'ouverture ?

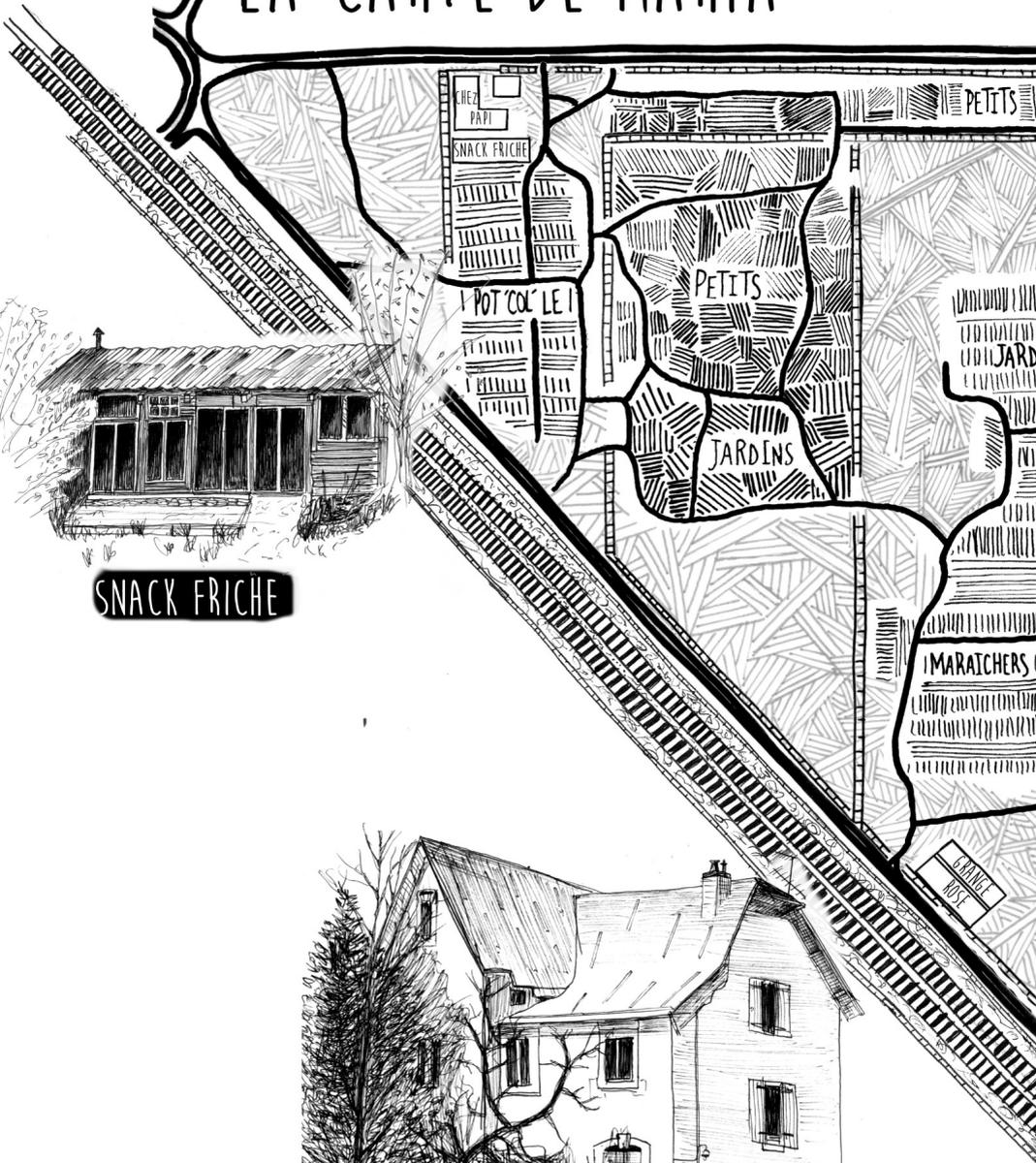
Ça va faire, ... cinq ans, c'était en octobre 2011.

Au départ, on était que deux. Deux filles. D'abord, on est passées visiter. On a pu accéder qu'à l'étage, il était aménagé mais ne communiquait pas avec le reste de la maison. Il fallait passer par l'extérieur.

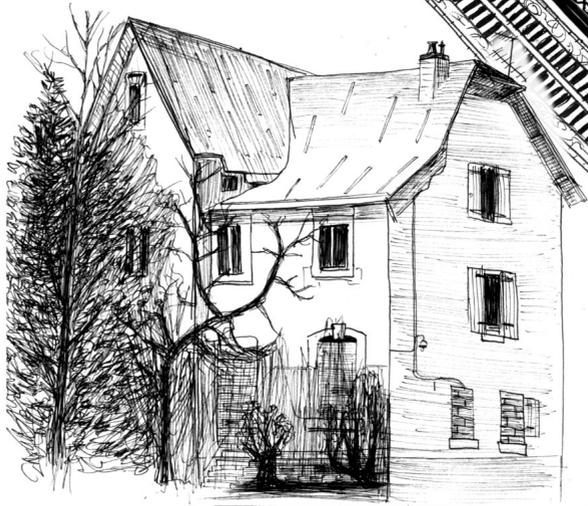
On a donc décidé d'occuper la maison sans voir ni savoir

ce qu'il y avait en bas. On a ouvert le rez-de-chaussée, le jour où on a squatté la maison pour y habiter. Ce jour là, un pote nous a aidé pour ouvrir et puis il y avait d'autres ami-e-s qui guettaient pour vérifier si les flics arrivaient. On était donc trois pour ouvrir la porte, c'était bien stressant. On voulait pas faire de bruit. Et ça prenait du temps. On avait cette chance avec nous que, juste à côté, il y a la voie ferrée. On avait un peu étudié les horaires des trains et on s'était dit : « à chaque fois qu'on va faire beaucoup de bruit on attend qu'un train passe ». Ça a duré un bon moment. Ça n'a pas été facile mais, finalement, on a réussi, on est entrés. La maison était bien mais tout était sale, poussiéreux comme une maison pas habitée depuis longtemps. Et très vieux. Tout était très vieux. Ça ressemblait à Papy. Il y avait un peu comme son odeur. Et aussi ce qui nous a impressionné c'est qu'il y avait toutes ses affaires. Ça, ça nous a vraiment fait bizarre. On entre et on tombe sur ses affaires, on a l'impression d'être chez quelqu'un, c'est pas comme lorsque tu arrives dans une maison vide. Ça nous a pas mal posé question. On se disait : « ouais ok il est mort, il va pas venir les chercher ses affaires mais quand même... » Et puis deux semaines après, son fils est passé. Il voulait absolument reprendre la maison. Il était très fâché ! Il a appelé la police qui est venue. On leur a dit que ça faisait déjà deux semaines qu'on était là et qu'il fallait qu'il ouvre une procédure en justice contre nous s'il voulait nous faire expulser. Mais lui, il était vraiment en colère. Il comprenait pas qu'il ne puisse pas récupérer la maison, « là direct sur le coup ». On lui a bien expliqué que ce n'était pas possible. Et il est reparti,.... toujours en colère.

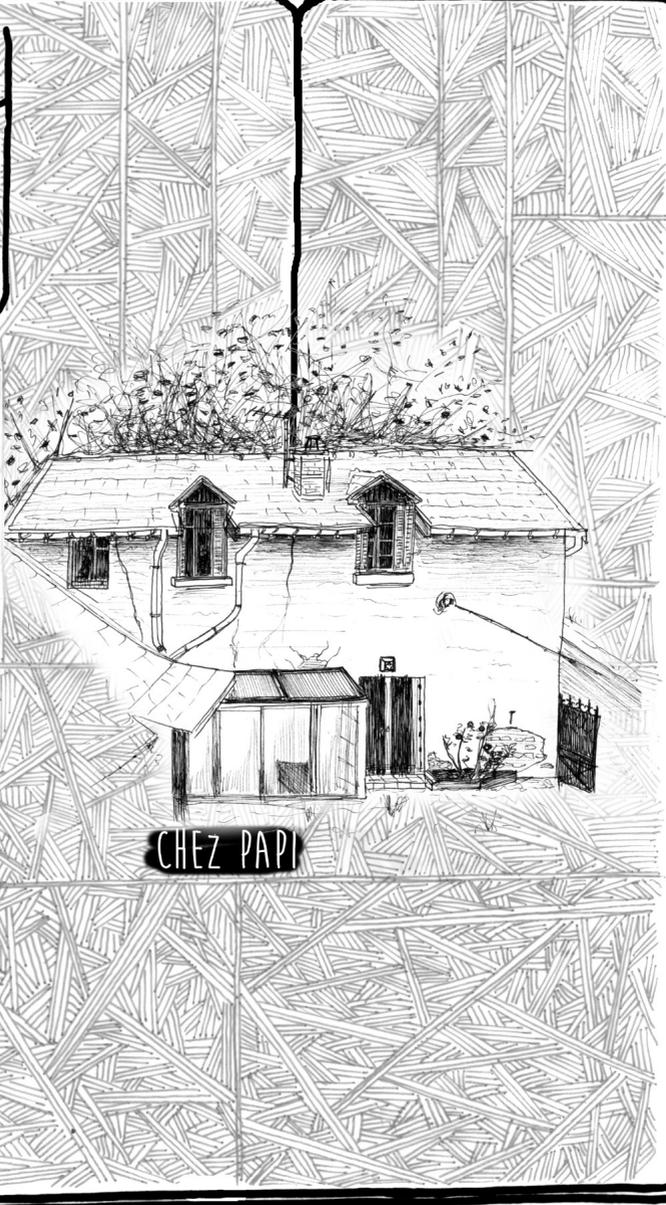
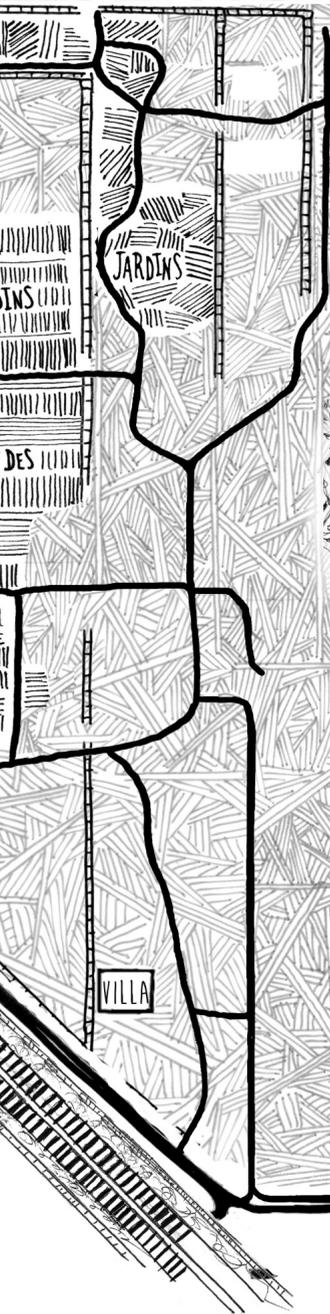
LA CARTE DE MARIA



SNACK FRICHE



LA VILLA



Après coup, vu qu'on avait son nom et qu'on n'était pas à l'aise d'avoir les affaires de son père, on a lui a écrit une lettre pour trouver une solution plus amiable avec lui. On lui a expliqué notre situation, qu'on était deux filles, qu'on n'avait pas de mauvaises intentions avec cette maison et qu'on tenait à ce quartier, que, de toute façon, cette maison était vouée à la démolition, parce que la mairie l'avait préemptée. Alors si, ni lui, ni personne de sa famille, n'avait de projet sur cette maison, autant qu'il nous laisse habiter là.

Quelques temps après, il est repassé nous voir. On a discuté et puis en gros il a dit « voilà j'étais fâché sur le coup car j'ai beaucoup de sentiments autour de cette maison. C'est ici que j'ai grandi, mais je ne veux pas faire la guerre avec vous pour autant ». Il s'était calmé et on lui a juste dit qu'il pouvait venir reprendre toutes les affaires qui l'intéressait. Un jour, il est venu avec un camion et il a tout repris. D'un coup la maison s'est vidée. Ils ont quasiment tout pris. D'un côté, c'était étrange, d'un autre, ça nous a vraiment fait du bien. C'est à partir de là qu'on s'est dit : c'est « notre » maison.

C'est à partir de ce moment que vous vous êtes vraiment installées...

Oui, et il y a eu une chose vraiment bien dans ces débuts. Vu qu'on était deux amies très proches, on faisait tout ensemble. On a été bosser chez les maraîchers bio pour se faire de l'argent qu'on a mis en commun pour payer les travaux de la maison. On a fait toutes les récup's de matériel ensemble. Tout, tout, tout. On a fait nos premières expériences de construction, on ne s'y connaissait pas beaucoup. Ça me plaisait

beaucoup qu'on soit deux filles et d'être dans cette démarche de faire des travaux tous les jours. La plupart du temps toutes les deux, même s'il y avait des ami-e-s qui passaient un peu nous filer la main. C'était vraiment intense. On avait pas du tout les techniques, on n'avait jamais trop bricolé. Moi j'avais des notions d'élec et de plomberie mais on n'y connaissait rien en construction. On a tout appris sur le tas, en partant de zéro. Des gens passaient nous expliquer et nous, après, on essayait. On y arrivait plus ou moins bien mais c'était cool. On était d'égal à égal et ça nous a permis de nous découvrir mutuellement et de bien se connaître. Après ça, d'autres personnes nous on rejoint.

Et, aujourd'hui, comment « Chez Papy » s'inscrit-il dans la vie du Quartier des Lentillères ? Est-ce que vous existez un peu comme collectif ? Essayez-vous d'avoir un positionnement collectif ? Est-ce que vous êtes tous et toutes fortement impliqué-e-s ?

Je crois que ça a beaucoup évolué avec les années. Déjà, au début il n'y avait que le potager collectif. Même si on était impliquées dans les jardins ou engagées politiquement, la raison principale de notre venue c'est qu'on avait besoin d'un logement et qu'on voulait habiter à côté de nos activités politiques. Aujourd'hui, je suis la seule dans cette maison à être là depuis le début. Les habitant-e-s sont resté-e-s plus ou moins de temps, pour plusieurs raisons. Parce que les gens ont eu d'autres projets ou parce que, par les tragédies de la vie, on a un copain qui est mort d'un cancer. Il y a eu beaucoup de passage, mais ça fait deux ans qu'il y a un collectif plus ou moins stable qui a une espèce de synergie avec le quartier. Pour autant, on n'a pas voulu transformer la maison en un lieu ouvert. Par contre on a mis en place

un atelier de réparation vélo ouvert sur le quartier. On l'a fait en partie en hommage à cet ami Jaime qui était fan de vélo. On l'a baptisé "Jaime la Bicyclette" Et puis, la cour c'est comme un espace public. Aussi, les outils du potager collectif sont gardés chez nous. En fait, cette maison elle a le rôle qu'a eu la Villa au début !

En 2013, il y a eu cette envie de faire le Snack Friche. Derrière la maison, il y avait toujours cette vieille grange à moitié effondrée avec ses vitres pétées depuis l'époque de Papy. Rien n'avait bougé. On y passait presque tous les jours pour aller au potager collectif et à chaque fois je me disais, un jour il faudrait la refaire. Et l'idée du Snack est arrivée petit à petit. Toute seule je pouvais pas faire ça. Il fallait que ce soit un projet collectif, un projet porté par le quartier. On en a parlé avec d'autres et on a proposé que ça se fasse pendant un chantier d'été. J'ai trouvé un partenaire super ! Il était à la retraite et venait pour faire son petit jardin et aussi pour participer au potager collectif. Il n'était ni habitant du quartier, ni de la même génération, ni du même milieu politique. Mais c'est devenu mon plus grand partenaire de bricolage de toutes ces dernières années. On a parlé de ce chantier et on s'y est mis ensemble. On s'entendait très bien parce qu'on aimait beaucoup les chantiers propres, bien faits et qu'on voulait que le Snack soit très lumineux. Alors on a décidé de faire un mur qu'avec des fenêtres. Ça allait aussi permettre qu'il y ait beaucoup de chaleur avec le soleil et l'orientation au sud, ce qui me plaisait beaucoup car je viens d'un pays tropical. Sauf que j'avais vraiment ces souvenirs des gamins qui pétaient les vitres. Je me disais : ce sera un grand pari ! On a hésité mais on s'est senti assez forts et on a pris la lumière ! On a donc fait le snack avec plein de vitres, et depuis 2013, rien n'a été cassé.

Peux-tu nous en dire un peu plus sur les raisons qui ont motivé la construction de cette cabane ? Quels étaient les objectifs, les envies ?

Le lieu il a été pensé autour d'un double usage.

Déjà, il y avait un fort besoin d'un espace collectif de réunion. On avait la Grange Rose mais elle n'était utilisable qu'une partie de l'année car il n'y a pas d'isolation, pas de chauffage. Il nous fallait vraiment un espace chauffable pour l'hiver.

La deuxième idée c'était d'avoir un espace de bar-cantine pour y faire de la bouffe, des apéros, des repas de soutien. Moi, je voulais absolument avoir un espace pour préparer de la bouffe vegan⁴ et aussi organiser des ateliers de cuisine vegan. Je voulais que les gens puissent s'habituer au veganisme. A cette époque, pour beaucoup de gens qui arrivaient sur le quartier, le veganisme c'était quelque chose de très mystérieux et de très bizarre. Ils n'en avaient jamais entendu parler. Encore aujourd'hui, quand les repas collectifs sont vegan les gens posent des questions « Ah ouais il n'y a pas de produits d'origine animale ?! ». Et puis aussi c'était une bonne façon de cuisiner les légumes du potager.

Au final le double projet a plus ou moins bien marché.

Pour les réunions collectives, ça a très très bien fonctionné, il y en a eu plein depuis que le lieu est construit. Pour la bouffe vegan c'est moins un succès. Ça a provoqué pas mal de discussions, une fois que l'espace a été terminé.

4 - Le véganisme est un mode de vie consistant à ne consommer aucun produit ou service issu des animaux ou de leur exploitation. L'adoption de ce mode de vie découle généralement d'une idéologie qui propose une redéfinition de ce que devraient être les relations des humains aux animaux.

Et tu te rappelles quand c'était ?

Le snack a été terminé en octobre 2013. Après ça, ce n'était plus un projet, ou un dessin sur un papier, mais une cabane, une belle cabane, tout le monde voulait y faire des choses, ça a donné des tas d'idées à plein de gens et on a commencé à faire des réunions. On a voulu poser des bases collectives pour l'utilisation de l'espace. Voilà, il était là, il fallait clarifier entre nous à quoi il allait servir.

Tout le monde n'était pas d'accord sur l'idée d'en faire un lieu vegan. Ça a permis que surgissent des débats très intéressants et aussi des conflits, et tous les ressentis qui vont avec. C'était un peu dommage, il y avait même des gens qui ne se parlaient plus trop à cause de cette question. C'était compliqué.

Moi et d'autres personnes de Chez Papy on portait pas mal le veganisme et on n'aurait jamais imaginé que ça pourrait prendre cette ampleur là. Finalement on a trouvé un accord : la bouffe cuisinée au Snack est vegan, parfois les gens peuvent ramener des plats végétariens et on préfère qu'il n'y ait pas de viande dans cet espace. L'accord nous a convenu, car même si on rêvait d'un endroit vegan, on voyait bien que la réalité n'était pas celle là. On en est resté là et ça a réglé le problème. Le Snack a suivi son chemin en étant surtout vegan mais parfois moins. Voila !!

Et puis on n'a jamais fait d'atelier de cuisine et de repas collectifs périodiques comme on l'avait imaginé. Sauf très récemment, des gens se sont réemparés de l'idée et ils ont créé les « Snacks du Snack ». Trois ans après, c'était la concrétisation d'un pan de ce projet ancien. Comme quoi, parfois, ça prend du temps !

Ce que tu racontes permet aussi de voir comment des mondes se rencontrent, comment différents imaginaires se côtoient même pour la construction d'une cabane, entre ceux qui portent le veganisme et ceux qui n'ont absolument pas cette culture. Là tu parlais de veganisme, mais quels sont les autres questions politiques importantes qui, pour toi, se vivent individuellement ou collectivement aux Lentillères ? Et y en a-t-il aussi certaines que tu essaies de combattre ? Des choses qui sont plus dures à vivre ?

Par exemple, pour la construction du Snack Friche au début, avant d'avoir ce partenaire, j'aspirais à ce que ce soit un chantier non mixte, uniquement entre filles. Chez Papy on avait fait ça entre filles et j'avais trouvé ça chouette. J'ai peu eu l'occasion de faire des chantiers en non-mixité. Souvent, dans les chantiers, il y a peu de place pour les filles, que ce soit, ici, dans le quartier, ou ailleurs.

Le chantier du Snack, on n'a pas pu le faire en non-mixité car il n'y avait pas tant de filles que ça sur le quartier pour le prendre en main. - pas assez de filles du tout d'ailleurs. Au final, il y a eu des moments avec des filles, mais aussi d'autres moments où je me suis retrouvée toute seule avec 7-8 mecs.

C'était la première fois que j'imaginai une cabane du début à la fin. J'avais participé à des chantiers mais jamais avec ce rôle central, d'avoir la responsabilité des plans ou de leur exécution. Là je devais en même temps apprendre et enseigner, donner des instructions, dire comment il faut faire. Ça faisait beaucoup au regard de mes savoirs et savoirs-faire. Je n'étais pas complètement sûre de bien y arriver, alors j'avais imaginé que de le faire entre filles ça m'aurait aidé, que la communication aurait été plus facile, que je me serais sentie plus à l'aise pour montrer mes défauts ou les

choses que je ne maîtrisais pas. Devant les mecs je ne me sentais pas à l'aise et j'avais la crainte de passer pour la fille qui ne savait pas faire ceci ou cela. Je n'avais pas envie qu'il y ait sept mecs qui me disent quoi faire parce que, eux, ils ont un peu plus d'expérience, parce qu'ils ont été éduqués de cette manière là, qu'ils ont été encouragés à apprendre ça.

Et le fait que je me retrouve parfois avec plein de mecs, ça a rajouté une couche dans mon défi personnel.

Dans ce chantier, j'ai mis beaucoup d'énergie, beaucoup d'efforts pour avoir une idée claire, précise, concrète de ce qu'il fallait faire, trouver les bons moyens, consulter beaucoup de gens. Vraiment rester dans cette démarche de ne jamais me laisser faire, toujours montrer que j'arrivais à le faire ou en tout cas essayer jusqu'au bout. Quand ça a été fini j'ai été très contente parce que je me disais : voilà ça a marché ! J'avais tant appris. Ça a changé beaucoup de choses dans mes rapports aux gens.

Et t'as été face à des situations chiantes ?

Pas trop . Plutôt le contraire. Parce qu'une bonne partie des gens qui sont venus c'était des gens que je connaissais bien, à qui je pouvais faire confiance, ou alors des personnes de passage et qui, du coup, m'écoutaient : comme j'étais la référente du chantier, c'est moi qui leur disait ce qu'il fallait faire. Ils ne pouvaient pas prendre les choses en main et faire ce qu'ils voulaient d'un coup comme ça. J'étais très contente car il y a eu d'autres moments, d'autres chantiers auxquels j'ai participé où j'ai vécu ça. Tu es en train de bricoler et il y a un mec qui arrive, quelqu'un

qui a tout le savoir-faire et qui te dis « Ah mais non il faut pas faire comme ça » et il te prend l'outil des mains et il fait à ta place. Tout ça dans une démarche très paternaliste et pas du tout pédagogique. Et je te dis pas que c'est nécessairement conscient. Mais, c'est chiant ! Si t'es un mec, l'autre en face il ne s'autorise pas ça. Si t'es un mec, le type même s'il sait faire, il ne t'aborde pas de la même façon, pas avec les mêmes gestes. C'est sûr qu'il ne viendrait pas avec la même aisance lui prendre l'outil des mains. J'ai pu vivre plusieurs fois des situations comme ça qui peuvent paraître hyper cliché mais qui arrivent dans la vraie vie. Il y a beaucoup de féministes qui parlent de ça, mais c'est pas un cliché qui vient de nulle part.

Là pour le Snack Friche, c'était vraiment différent. Parce qu'effectivement j'étais la référente, les gens respectaient ça et aussi il y avait un cadre de confiance qui était là, qui était instauré.

Au final ca s'est très bien passé. J'étais très contente d'avoir fait ca.

Je me souviens aussi que le jour de l'inauguration du Snack, quand ca a été fini, tout était beau. Melchior est arrivé alors qu'on préparait la soirée, il a regardé et il m'a dit « Bravo ! C'est vraiment bien ». Et pour moi c'était une très grande reconnaissance parce que cette personne est l'un de mes meilleurs amis et un grand bricoleur. J'ai toujours eu l'impression qu'il savait tout faire. Et là il me félicite, et ça m'a fait vraiment chaud au cœur. Je me suis rendue compte que lorsque l'on n'a jamais fait certaines choses, on a tendance à les trouver inaccessibles. Et, en les faisant on s'aperçoit que tout le monde peut y arriver. Il suffit de changer la manière dont on transmet les savoirs...

Toi tu voyages beaucoup, pour aller où ? Pour faire quoi ? Qu'est ce qui te motive ? Comment est-ce que tu te rapportes aux Lentillères alors que tu es souvent en voyage ?

Je suis arrivée ici un peu par hasard, ce n'était pas un choix prémédité. J'ai fait ma vie ici mais je n'avais pas prévu de rester. Mon projet c'était de voyager un peu partout dans le monde dans différents continents puis de rentrer chez moi. Sauf qu'il s'est passé plein de choses dans ma vie en rapport avec ma vie politique, l'Etat, les frontières, tout ce que je combat. Aussi, même lorsqu'on est blanche et qu'on a la possibilité de voyager, lorsque l'on vient d'un pays qui n'est pas du « premier monde », on le sent vite. On se rend compte qu'il existe beaucoup de barrières et c'est ça qui m'a empêchée de réaliser mon projet de voyage à travers le monde. En tout cas jusqu'à maintenant, car je le terminerai un jour.

Après quelques péripéties, j'ai fini par revenir en France et j'ai continué mes études ici.

Le fait d'habiter aux Lentillères, ça ne m'a jamais empêché de bouger, de voyager. C'est compliqué à expliquer... Dans ma tête je me suis toujours imaginé que j'allais beaucoup voyager dans ma vie mais que, un jour, quand je serais vieille, je vivrais dans un quartier comme les Lentillères : en collectif, dans un endroit où on cultive la terre, avec plein de gens autour. Mais c'était vraiment une aspiration utopique et pour plus tard. Un jour quand je serai vieille... Et là, tout d'un coup, je commence à construire ça. Avec plein de gens. Alors je me dis « c'est trop bien », je ne peux pas quitter ça tout de suite, risquer de vivre d'autres choses qui ne seront peut être pas mieux que ça. Ça se passe ici et

maintenant. C'est arrivé beaucoup plus tôt que ce que j'imaginai et c'est tant mieux.

Mais, malgré cela, comme je n'avais jamais imaginé me poser dans un endroit, j'entretiens un rapport complexe entre vouloir être là et partir à des moments. Notamment par rapport à la question de la terre. Je n'ai jamais réussi à m'engager vraiment sur un collectif de jardinage, parce que cultiver la terre ça veut dire entrer dans une forme de routine et un attachement fort au calendrier et pour moi ça ne colle pas avec mes autres envies qui se situent ailleurs, dans mon pays, mais aussi dans d'autres endroits. Comment ça marche alors ? On vit en collectif et c'est la magie de ça, chacun fait des choses différentes. Les gens aussi sont tous différents. Il y en a qui ont plus envie de rester là une partie du temps et de ne pas bouger, d'autres si. Et c'est complémentaire. Comme ça, on arrive à dealer avec nos vies et nos voyages pour vivre des choses ici et ailleurs. Et je suis assez contente même si c'est pas toujours facile, c'est très bien réussi en tout cas pour moi ici dans le collectif dans lequel je vis et à l'échelle du quartier.

Mais au delà du plaisir d'être ici, il y a sûrement plus que ça qui fait que tu reviens. J'imagine qu'il y a des projets dans lesquels tu te sens engagée ? Ou alors tu vis plus au jour le jour ? Comment te rapportes-tu à ce sentiment d'engagement autour des projets du quartier ?

Il y a eu beaucoup de phases différentes pour moi. Au cours des six années, ça n'a pas été linéaire. Je n'ai pas été prise par une passion énorme pour le quartier qui ferait que je ne pourrais jamais le quitter. Enfin si d'un côté j'ai été prise par une passion mais cette passion c'est comme une histoire d'amour. Elle a des phases. Au

début c'est très cool et enthousiasmant et il y a des moments où ça redescend. Parfois tu te poses des questions. Est-ce que c'est toujours ça que je veux faire ? Est-ce qu'il n'y a pas des choses plus intéressantes ailleurs ? Est-ce que je ne vais pas tomber amoureuse d'un truc qui se passe ailleurs et qui va sembler, en apparence, plus intéressant que ce que tu vis là.

Le fait que je revienne, c'est aussi parce que j'ai l'impression d'avoir construit quelque chose qui est ancré en moi. J'ai créé un lien fort avec ce quartier et je ne peux plus m'imaginer partir sans revenir. C'est devenu un point de chute, comme la ville où j'ai grandi. Pour reprendre cette image des histoires d'amour, pour moi ces histoires ne sont pas uniques. Tu ne vis pas une seule histoire d'amour avec une seule personne. Tu peux vivre plusieurs histoires d'amour en même temps en essayant de donner de la place à toutes. Et moi c'est comme si j'avais une histoire d'amour avec les Lentillères et une avec les mouvements sociaux en Amérique Latine. Ce sont des lieux très éloignés. Il y a un océan et 10.000 km qui les séparent, mais c'est quand même possible de participer à ce qui se passe dans ces endroits.

Mais c'est sûr que, quelques années en arrière, il y a eu les plus grands mouvements sociaux de l'histoire de mon pays, ou en tout cas des mouvements autonomes et radicaux qui m'ont beaucoup intéressée. Et c'est le seul moment où je me suis demandée s'il ne se passait pas quelque chose de plus intéressant là-bas. Je sentais que j'étais plus utile là-bas, mais comme tous les mouvements sociaux, ça redescend. Et c'est quand c'est

redescendu que j'ai fait un choix. Je suis rentrée aux Lentillères car au delà de ces moments d'euphorie, j'ai bien réalisé que ma vie était ancrée dans ce quartier et que ça m'allait bien de continuer à jongler entre les deux.

Mais c'est une question qui ne sera jamais résolue car c'est impossible de faire partie des deux en même temps. En tout cas en même temps de manière spatiale, géographique et chronologique. Mais ces dernières années m'ont montré que c'était possible de le faire autrement. Je ne sais pas si ça a pour conséquence que les gens peuvent moins compter sur moi à certains moments. En tout cas, à d'autres, illes peuvent compter à fond sur moi. J'essaie plus ou moins de compenser les absences en me donnant à fond lorsque je suis ici ou là.

Tout à l'heure tu disais que tu vivais maintenant ce que tu avais imaginé vivre plus tard. Et ça pour moi ça naît du sentiment de pérennité que le lieu dégage car il s'inscrit dans la durée. Néanmoins, il reste menacé et précaire. En quelque sorte, il se construit quelque chose de pérenne dans la précarité. Est-ce que tu as l'impression que ça va durer ? Que l'on va gagner ? Et qu'est ce que ce serait gagner ?

Je pense que ça peut durer. Je ne sais pas si on va gagner..

Si, en fait, si. Je pense que d'y croire c'est le point de départ nécessaire pour se donner les moyens de gagner.

À chaque fois qu'il y a quelque chose qui me donne plus envie ailleurs qu'ici je me dis « ouais mais si jamais ça disparaît ». Si jamais ça disparaît, alors je veux être présente à ce moment là, j'ai pas envie de le laisser tomber. C'est quelque chose qui me traverse beaucoup. À un moment on va peut-être devoir se battre pour cet

endroit alors j'ai pas envie d'aller ailleurs et de revenir juste au moment où les choses commencent à chauffer. J'ai envie d'être là et de construire au quotidien cette défense. J'ai pas envie que ça finisse. C'est paradoxal, mais une des raisons qui fait que je reste c'est de savoir que ça peut finir rapidement.

Et si ça se trouve, au moment où on aura gagné, alors je partirai. Je me dirai peut-être que j'ai vécu assez de temps dans cet endroit, que maintenant j'ai vraiment envie de vivre ailleurs. Avant de vivre ici je n'avais jamais vécu plus d'un an dans la même ville, à part celle où je suis née. Et j'ai encore plein d'envies dans plein d'endroits du monde.

Et alors d'un point de vue purement personnel, ce serait quoi pour toi "gagner" ?

Gagner ? Pour moi ce serait pouvoir continuer à faire ce que l'on fait ici. Pas nécessairement exactement pareil mais en tout cas dans la même direction, dans le même sens.

Ça veut dire quoi ? Des jardins, des fêtes ?

Oui ça veut dire habiter, faire des jardins, faire des fêtes et construire une ville.

En tout cas, pour moi, même s'il ne s'agit pas seulement de gagner contre la mairie, symboliquement ce serait une belle victoire qu'elle abandonne le projet d'écoquartier. Pour moi c'est la première phase : réussir avec tous les gens du quartier et les soutiens en ville à créer un rapport de force qui mène à l'abandon du projet. Et à partir de là, on réussira en même temps à créer cette « commune ». Construire, ce qu'on construit déjà maintenant, une sorte de vraie collectivité ou

« commune » ou je sais pas quoi entre nous. Ce qui parfois nous manque un peu car, plus on s'agrandit, plus je m'interroge sur comment on compose avec tout le monde. J'ai l'impression qu'on est au début de cette démarche là. Pour moi j'espère que gagner permettra de rester, mais ça va bien au delà.

J'ai dit tout à l'heure que lorsqu'on aura gagné le conflit contre la mairie, je partirais peut-être. Mais en fait, je me dis qu'il y a encore tellement de choses à construire que je finirai peut-être pas rester quand même !!

Est-ce que tu discutes beaucoup de vision stratégique sur les lieux, de comment les Lentillères pourraient tenir ou pas ? Du rapport de force avec la mairie ? Est-ce que tu réfléchis beaucoup à ça ?

Ça dépend, il y a des phases. Il y a des moments qui sont plus propices à ça, où j'y réfléchis plus. Soit parce qu'il y a quelque chose qui se passe sur le quartier, soit parce que dans d'autres luttes, comme celles de la Zad de Notre Dame des Landes, quelque chose y fait écho.

Moi, je réfléchis beaucoup à la stratégie. Je trouve qu'on ne le fait pas assez, ou qu'on ne le fait pas assez collectivement pour créer une vraie stratégie de défense dans ce quartier. Mais, quand même on est partis pour le faire. D'autres personnes aussi ont cette envie alors il faut qu'on se donne ces moyens là, maintenant.

Quelles sont les stratégies qui, d'après toi, donneraient plus de force dans la lutte contre la mairie ? Qu'est ce qui peut nous aider à gagner ?

Un des leviers qui m'a toujours semblé être une vraie force passe par occuper le quartier le maximum

possible. Plus on ramène de gens, plus on est nombreux ici -et pas seulement à habiter- et plus on a de la force. Ça peut paraître bizarre parce que ça va dans une idée d'expansion, mais occuper tous les bouts du quartier, même les petits bouts peu habités jusqu'à maintenant, vraiment être partout dans toutes les zones, ça nous défend.

Une autre force peut résider dans notre capacité à bien communiquer avec les gens qui viennent jardiner ici. Pour l'instant, ça nous manque cruellement, c'est un grand point faible. Dès qu'on entre dans un rapport de force, de conflit, on a besoin de tout le monde et toutes ces personnes. Si on n'a pas construit un rapport de confiance suffisant, ça va nous manquer. C'est vraiment hyper dommage. Heureusement, il y a quand même des moments qui rassemblent beaucoup de gens, comme le marché par exemple. Petit à petit, ces liens peuvent se tisser au cours des événements. Ça ne peut pas passer que par des assemblées générales ou des réunions. C'est sûr que ça ne marchera pas comme ça. Il y a des jardiniers qui sont là depuis six ans mais ce n'est pas la majorité, d'autres ne sont là que depuis un an ou deux. Il y a donc toujours du mouvement et il faut toujours refaire l'effort de rencontrer les nouveaux. C'est compliqué car ça représente beaucoup de personnes, qui n'ont pas toutes les mêmes intérêts.

Dans nos faiblesses, je trouve qu'on n'étudie pas assez les dossiers en lien avec l'écoquartier. On ne comprend pas trop bien ce qui se passe au niveau des processus administratifs et institutionnels. Ce qui se joue en justice. On n'est pas très forts là-dessus.

Et puis il y a aussi des conflits qui nous divisent. Peut-

être que s'il y a une menace autour du quartier on va se rassembler. C'est comme si on se disait « un jour il y aura une menace et on va se réunir ». Mais la menace elle existe et c'est comme si on ne la voyait pas. On n'arrive pas à se réunir autour de ça. Ça c'est aussi un point faible.

Et quand tu parlais de conflits, tu parlais de conflit ouvert ou plutôt d'une forme de manque de confiance réciproque ?

Il me semble qu'il s'agit plus d'un manque de confiance que de conflits ouverts. Des conflits ouverts, il n'y en a pas beaucoup, il y a peu d'événements conflictuels ou de conflits physiques. Mais beaucoup de conflits qui sont perceptibles à travers des petites choses du quotidien ou des directions que les gens prennent. Et, parfois, on découvre qu'il y a un conflit d'idées ou de manière de faire longtemps après que le conflit se soit instauré, car ce sont des choses qui sont mêlées dans le quotidien.

De plus, on est très très pris par nos projets aussi bien personnels que collectifs. On a trop peu d'espaces pour croiser les personnes impliquées dans les autres projets sur la friche et ça c'est dommage. C'est quelque chose que je ressens particulièrement parce que je voyage. Quand je suis là mon agenda il est tout de suite rempli. J'ai ça et ça et ça à construire plus ceci qu'il faut que je fasse à la maison, cela avec telle personne et encore ceci avec telle autre. Je prends peu le temps de croiser les autres personnes qui ne sont pas dans ces projets là. Peut-être que c'est en partie parce que je ne suis pas là tout le temps mais je pense que pour d'autres qui sont là tout le temps, c'est pareil. A part des événements du quartier ou des événements militants, je sors rarement juste comme ça pour aller boire un verre avec d'autres personnes qui ne sont pas mes ami-e-s proches. Et on

devrait le faire plus souvent.

Heureusement il y a les fêtes !

Oui c'est vrai mais les fêtes c'est paradoxal aussi car on est occupés, on n'est pas disponible. Moi je me dis que des fois dans la vie quotidienne, aller se voir entre voisin-e-s sans un but précis, ça nous ferait du bien. Ce qui est bien c'est que Chez Papy les gens passent beaucoup parce que c'est un peu le point internet du quartier. En fait, quelque part c'est internet qui crée le lien entre les gens !!!

Et quand les gens viennent, j'essaie quand même toujours de prendre un peu de temps pour discuter ou boire un coup avec elleux.

Le quartier existe depuis six ans. Et toi dans six ans ? Et le quartier ?

Pour moi c'est difficile à dire. Car ça fait déjà 6 ans que je suis là donc 6+6 ça voudrait dire 12 ans et ça commence à faire beaucoup. Je suis venu ici pour 3 jours et ça fait 6 ans que je suis là ! Moi comme je pense qu'on va gagner, je pense que le quartier il sera là dans 6 ans et je sais pas si on sera tous-tés là mais en tout cas j'aurai des liens avec ce quartier, j'y reviendrai souvent.

Bon ça peut changer mais pour l'instant, ce qu'on a construit depuis six ans, ça donne envie de rester. Et je trouve que c'est bien que ce soit enregistré car peut-être que dans deux ans je vais dire le contraire et on pourra toujours me rappeler qu'à un moment donné c'était la joie. On sait jamais comment les choses vont tourner. Mais pour l'instant tout laisse à croire que ce sera un bel endroit d'ici 6 ans !

Pour suivre l'actualité du quartier
www.lentilleres.potager.org
www.jardindesmaraichers.potager.org

Pour contacter le quartier des Lentillères
tierraylibertad@potager.org

Pour des remarques ou des questions sur les récits
quartierlibre@potager.org



RÉCITS DES LENTILLÈRES...

Le quartier libre des Lentillères se construit depuis six ans autour d'une lutte contre la bétonnisation des dernières terres agricoles de la ceinture verte dijonnaise. Autour de jardins collectifs, fermes et maisons occupées, petit à petit, une vie de quartier s'est recrée. Aujourd'hui une foule de personnes aux horizons variés, mais réunie par l'envie de s'affranchir du monde marchand, s'y retrouve.

*Ces "**Quartier Libre**" vont à leur rencontre.*

*Entre souvenirs des premières occupations de maisons sur le quartier et voyages dans d'autres coin du monde, **Maria** nous parle de l'engagement à vivre aux Lentillères, de projets de construction et de veganisme.*

